

Michel Plon

Analyser après Auschwitz¹

Anne-Lise Stern, *Le savoir-déporté Camps, Histoire, Psychanalyse*, précédé de « Une vie à l'œuvre » par Nadine Fresco et Martine Leibovici, Seuil, coll. La Librairie du XXI^e siècle, 335 p. 22 euros.

« Peut-on être psychanalyste en ayant été déporté(e) à Auschwitz ? La réponse est non. Peut-on, aujourd'hui, être psychanalyste sans cela ? La réponse est encore non ». Il ne s'agit pas d'un slogan publicitaire fondé sur ce fait de notre temps, à savoir qu'aujourd'hui comme hier, l'horreur attire le chaland.

Il s'agit, véritable défi que constitue cet admirable livre, de déplier les ressorts de cette aporie incontournable pour les analystes et au-delà.

Défi parce que vouloir témoigner de l'horreur des camps de la mort autrement que sur le mode pédagogique à même de produire la jouissance la plus obscène, ne peut être que de l'ordre d'un *impossible* au sens freudien, celui d'une entreprise ou d'une démarche assurées de ne jamais pouvoir atteindre entièrement leur but.

Celle qui relève ce défi, Anne-Lise Stern, est une psychanalyste connue et reconnue par les siens, ce milieu psychanalytique, toutes orientations confondues, bien qu'elle n'ait jamais mis son drapeau lacanien dans sa poche, le brandissant plutôt, et fièrement, à la manière d'une éternelle amoureuse. Mais ce respect qu'elle inspire se colore plus d'une fois d'un agacement mal retenu tant l'irruption de sa parole, dans quelque assemblée que ce soit, ne manque jamais de venir déchirer les consensus et les compromis, de pointer la méconnaissance et l'oubli, d'ouvrir, voire d'écorcher les oreilles de ceux, nombreux parmi les analystes, elle y insiste, qui ne voulaient rien entendre ni rien savoir de cet univers où l'on ne mourait pas mais où l'on était assassiné. Rien connaître d'Auschwitz — « condensation effrayante, à la fois métaphore et métonymie » — tout ignorer de l'élimination des Juifs, et des Tsiganes, elle y insiste aussi, rien articuler de ce qui, de cet enfer, était venu se déposer dans l'inconscient de chacun sans pour autant, jamais, constituer ou alimenter cette ineptie, un inconscient collectif.

Anne-Lise... ce prénom porteur d'un « futur déjà tracé »... Anneliese... Anneliese... analyse... lui fut attribué par son père, lui-même psychiatre. On lira cela et bien d'autres choses encore, l'enfance, Weimar, mère et grand mères, Nice et la petite fille de Freud, des choses toujours dites avec élégance, affection

¹ Cet article a été publié pour la première fois dans *L'Humanité* du mercredi 30 juin 2004.

et souci de rigueur dans cette sorte d'introduction biographique qu'offrent au lecteur, mais à l'auteur aussi bien, celles que l'on ne peut s'empêcher de ressentir comme ses filles, Nadine Fresco et Martine Leibovici.

Anne-Lise, que nul ne s'y trompe, n'est pas sans connaître quelque chose de cette irritation et de ce malaise qu'elle engendre ; elle en use même, inlassablement, et non sans raison, consciente qu'elle est de payer ainsi l'impayable, le prix qui n'a pas de prix, pour que perdure l'impossible témoignage : « La voilà encore avec son histoire "personnelle", comme osent dire certains, la pauvre, marquée à l'excès par sa déportation, malgré vingt ans d'analyse » ou encore, « Si seulement, une fois, chère Anne-Lise, à propos d'un événement dans la psychanalyse, tu ne disais pas : "C'est en rapport avec le nazisme !" Tu me fais penser aux médecins de Molière dans *Le Malade imaginaire*, tu sais, ceux qui s'exclamaient à propos de tout : "C'est le poumon !" ».

Le poumon... le gaz bien sûr... celui des chambres, celui de là-bas, d'où tant ne sont jamais revenus. Anne-Lise, elle, ne manque jamais d'associer, laissant parler son inconscient, lequel, bien plus et bien mieux que mille explications, confère à ce texte en chacune de ses pages la force d'un imprévisible et imparable coup de poing. Associer avant que de penser, associer souvenirs et cauchemars, récits et parenthèses théoriques, associer le présent de ces enfants déposés, déportés, délaissés, qu'elle connut, travaillant avec Jenny Aubry, et le passé, alors encore récent, de ces lieux où la mort rôdait en permanence, où « le hasard était absolu dans son arbitraire », où elle apprit le sens de cette urgence, celui de ce « bon moment », le temps fulgurant d'un mot, d'un geste ou d'un regard qui pouvaient précipiter la fin brutale ou retenir la vie. Elle associe poumon et gaz mais nous, la lisant aujourd'hui, la suivant et, pourquoi ne pas le dire, l'aimant, nous nous emplissons d'elle et de l'incessant courant d'air que son verbe provoque dans les replis confinés de ce discours analytique toujours prompt à verser dans l'académisme.

Les camps... Lacan. Une rupture absolue, un non rapport entre l'ouverture lacanienne et ces entreprises sentencieuses qui dissertent sur « psychanalyse et nazisme » pour donner cours à cette fantasmagorie passablement immonde mais immanquablement présente, celle d'une sexualisation d'Auschwitz. Cette imagerie-là, Anne-Lise la traque sans ménagement, rappelant et martelant que là bas, dans cet *anus mundi*, « toute sexualité était exclue ». De ce qui l'a ainsi autorisée à faire entendre ce qui ne se raconte pas, à la manière dont Claude Lanzmann, dans *Shoah*, nous parle de ce qui ne peut se montrer, de ce qui l'a conduite à pouvoir faire résonner les signifiants en lieu et place d'un discours emphatique, à déjouer les pièges du *pathos*, Anne-Lise ne fait pas mystère, parlant à mi-mots de son « sauvetage », de cette rencontre avec Lacan, avec celui qui, « par son retour à Freud, a réinventé la psychanalyse dans un monde où Auschwitz avait eu lieu ».

Une rencontre... Une autre parmi tant d'autres, car tout ici ne peut se dire, il faut le lire, une rencontre qui dit la trace ultime de l'humain : rentrant un soir du « travail », sa « colonne » de femmes croise un camion, « rempli à ras bord d'hommes plus ou moins nus, réduits à déjà rien. Le regard d'un de ces hommes accroche le mien. Nous étions encore fraîches, notre convoi n'avait pas été tondu tout à fait. Son regard était encore un beau regard. Un regard d'homme qui savait : pour la dernière fois de sa vie il regardait une femme. Nous sommes restés les yeux dans les yeux aussi loin que possible, nous nous tenions par les yeux. Puis le camion a disparu dans le bois de bouleaux, en direction du crématoire. »